

Grandir comme la nuit

FABRICE JAMBOIS



Grandir comme la nuit

Du même auteur

La Fille aux yeux d'or
La Manufacture de livres/Pocket

Mycélium
Les Arènes

Fabrice Jambois

Grandir comme la nuit

LA MANUFACTURE DE LIVRES

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 9782385533748

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« D'ailleurs, qui ne reculerait d'horreur et ne choisirait la mort, si on lui offrait le choix entre mourir et redevenir enfant ! »

Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XXI, 14.

PROLOGUE

En 2017, Jiaru Chu, dite Coco Chu, femme d'affaires chinoise à la tête de la société d'investissement Fortune Fountain Capital, rachète la cristallerie de luxe Baccarat. Elle s'engage à créer des emplois sur le site de production en Meurthe-et-Moselle. Rapidement, les employés de la manufacture déchantent : Coco Chu et ses associés ne remboursent pas l'emprunt contracté auprès des créanciers ; ils siphonnent même les comptes de la cristallerie. Les investissements promis ne sont pas réalisés. Plusieurs employés restent sur le carreau. Parmi eux, Steeves Rabeux, trente-huit ans. En quelques années, il s'enfonce dans la mélasse du chômage longue durée. Quand il ne s'occupe pas de son pigeonnier, sa seule véritable passion, il pêche ou braconne et passe le plus clair de ses journées à traîner dans les bois, à moitié ivre. Son odeur repousse les habitants du village, ses outrances inquiètent. On l'évite, on le craint, on parle de lui comme d'un dégénéré, d'une bête des bois. Ses vêtements deviennent des haillons, même ses dents prennent la teinte verdâtre des mousses plaquées sur le tronc des arbres. Toutes ses journées se ressemblent, elles se fondent en une même pâte argileuse sombre. Jusqu'à ce jour de printemps où il se réveille au milieu des arbres, l'estomac encore tordu par la vodka bon marché absorbée cinq heures plus tôt. Il connaît mal ce coin de la forêt. Des bruits qui proviennent de la rivière attirent son attention. Il entrevoit deux silhouettes.

Un mâle et une femme qui se baignent. Leurs corps nus sont blancs, fantomatiques. Steeves sent l'excitation monter. Il sourit de ses dents vertes. Le hasard, qui l'a si longtemps malmené, vient de déposer à ses pieds un cadeau. Un gibier rare. Steeves s'approche de ses proies, il les enveloppe de ses bras immenses et c'est toute la forêt qui se referme sur elles.

PREMIÈRE PARTIE

Préparez votre départ

1

Mardi 14 mai 2024

Maud

Maud Cervier s'approche de la fenêtre et suit du regard la jeune femme blonde qui s'éloigne sous la pluie. Elle sait qu'elle ne la reverra pas, elle n'a pas su trouver les mots pour la convaincre. La silhouette devient floue et disparaît derrière les gouttes de pluie qui sinuent sur la vitre. Maud revient à son bureau et parcourt le dossier encore ouvert. Elle connaît par cœur les informations inscrites sur la fiche de Julie Allard : vingt-sept ans, esthéticienne à Gennevilliers, mère de Daryl, dix ans, atteint de déficience intellectuelle, et mariée à Corentin Dasset, vingt-neuf ans, sans emploi. Celui-ci bat Julie depuis des années. Six mois plus tôt, dans un accès de jalousie, il lui a fracturé la mâchoire. Julie n'a pas porté plainte, mais sur les conseils de sa sœur, elle est venue à l'association La Maison des femmes de Saint-Denis. Elle a fait le premier pas vers la liberté, celui qui coûte le plus.

En tant que bénévole, Maud l'a accueillie à l'association et longuement écoutée, elle l'a aidée à comprendre que ce qu'elle subit est profondément anormal, qu'une autre vie est possible. Elle l'a aussi encouragée à préparer son départ et Julie a admis

l'idée, elle sait au fond d'elle que son compagnon finira par la tuer. Depuis qu'il a perdu son boulot, Corentin tourne en rond dans l'appartement. Il se laisse aller à des crises de colère éruptives et se met à gueuler pour un rien, il bat même leur chien, un bull terrier nommé Liam. Julie n'en peut plus, elle se débat dans les lambeaux d'une vie familiale disloquée par la terreur. Par-dessus tout, elle veut protéger son fils, la plus vulnérable des créatures. Mais Corentin reste le père de Daryl, il clame son attachement à ce pauvre gosse et sait sur quelles ficelles tirer pour culpabiliser sa femme ; il est passé maître dans l'art de faire porter le poids de ses échecs à sa petite famille. Comme s'il avait pressenti le départ imminent de Julie, il lui a parlé la veille. Contrairement à Maud, il a su trouver les mots justes : Julie Allard s'est laissé persuader par son mari qu'il était en détresse, qu'il avait besoin d'elle. Elle a flanché. Elle renonce à quitter son tortionnaire. « Je ne suis pas prête », a-t-elle dit à Maud. Il était pourtant prévu qu'elle parte à Strasbourg en fin de semaine avec son fils, sa sœur avait accepté de les héberger le temps nécessaire. Ce plan tombe à l'eau.

Maud ramène en arrière sa chevelure rousse et se passe les mains sur le visage. La peau de son index rencontre une aspérité sous-cutanée sur sa pommette. L'une des vis qui fixent les mini-plaques en titane sous son œil droit. Le vestige d'une agression qu'elle a subie fin 2022. Un connard n'a pas supporté qu'elle l'éconduise, il l'a frappée, lui fracturant le plancher orbital et l'os du malaire. Maud a mis des semaines à réapprivoiser son image. Le souvenir de sa tête gonflée comme un ballon, déformée par un œdème monstrueux, continue de la hanter. L'agression a été un déclic. Au terme de son ITT, elle a quitté le grand quotidien où elle officiait pour devenir journaliste free-lance. Elle consacre aussi une partie de son

temps à aider les victimes de violences en tant que bénévole à la Maison des femmes de Saint-Denis. Ses connaissances en droit et son sens de l'écoute lui ont permis d'épauler des dizaines de femmes en souffrance. Elle en a sauvé plusieurs de leur bourreau domestique. Julie Allard ne fera pas partie de ces chanceuses, son nom s'ajoutera vraisemblablement à la longue liste annuelle des femmes tuées par leur conjoint. D'après l'évaluation de Maud, Julie est « en très grand danger ». Celle-ci a néanmoins refusé de recevoir un téléphone d'alerte doté d'une touche d'appel d'urgence, estimant que l'objet pourrait éveiller la suspicion de son mari.

Le portable de Maud vibre. Un texto de Karine, une amie qu'elle doit retrouver le soir même pour fêter son anniversaire et voir un film. Karine la prévient qu'elle sera en retard au rendez-vous. Maud lui répond : « Pas de problème. » Mais le problème est pourtant là, sous ses yeux. Elle jette un dernier coup d'œil à la fiche de Julie Allard et secoue la tête. Elle avait senti la jeune femme vaciller intérieurement, à deux doigts de sortir du piège mortel de son foyer.

Maud ramasse sa veste, sa permanence s'achève. Elle saisit le dossier pour le refermer mais stoppe net son geste. Elle ne parvient pas à s'empêcher de penser que si Julie renonce à quitter son mari, c'est par sa faute, elle ne s'est pas montrée assez persuasive. Elle regarde le numéro de portable inscrit sur la fiche de Julie Allard ; il est encore possible d'agir. Elle compose le numéro sur son iPhone pour lui envoyer un message et écrit :

« C'est Maud, de la Maison des femmes. Vous pouvez encore changer d'avis, Julie. Pensez à votre fils, pensez à vous. Si vous avez besoin d'aide, appelez-moi. À n'importe quelle heure. »

Elle sait que c'est une connerie, une initiative contraire aux règles de prudence. Elle se passe la langue sur la lèvre

supérieure, sa vue se brouille un instant. Dans son cerveau crépitent des flashes. L'image de Sabine, vingt et un ans, dont elle est allée reconnaître le cadavre à la morgue en décembre. Massacrée par son conjoint, la mâchoire disloquée. L'image de Fatma, qu'elle a reçue deux semaines auparavant. Les lèvres fendues, les yeux comme des puits de désespoir. L'image de son propre visage dix-huit mois plus tôt, boursoufflé, distordu comme dans un miroir déformant.

Sous l'effet d'une impulsion, elle envoie le message. Elle le regrette aussitôt.

Julie

Julie se retourne vers les bâtiments bariolés de la Maison des femmes. En quittant ces lieux, elle laisse derrière elle la possibilité d'une vie délestée du poids de la peur. Cette vie bleu azur que lui a fait miroiter la bienveillante Maud Cervier ne sera jamais la sienne. Du moins a-t-elle été capable d'en concevoir une image assez nette avant que tout ne se mélange dans sa tête. Il lui faut à présent rentrer dans l'ornière.

La pluie tombe par courtes rafales. Julie écarte une mèche de cheveux collée à son front et scrute son portable. Une dizaine de textos. Cinq appels en absence. Tous de Corentin. Elle écoute un message vocal qu'il a laissé. Une rage explosive gronde sous la voix inquiète de son mari. Il a appelé au salon de beauté et sait qu'elle est partie plus tôt que d'habitude. « T'es où ? » répète-t-il. Ses textos se résument à cette même question. Corentin est en train de perdre ses nerfs. Julie l'a déjà vu dans cet état. Elle sent la peur lui comprimer le ventre : en dépit de ses récentes résolutions, Corentin la frappera encore, elle en a la certitude.

Face à cette intuition qui plonge ses racines au plus profond de sa chair, les promesses de son mari sont des abstractions. Mais au prix d'une étrange contorsion psychologique, Julie a

choisi d'y croire. Deux jours plus tôt, quand elle s'est relevée la nuit pour boire un verre d'eau, elle a surpris Corentin dans la cuisine, debout près de la gazinière. L'odeur de chair cramée lui a fouetté les narines ; elle a vu le couteau dans la main de Corentin et la lame chauffée à blanc qu'il appliquait sur la peau de son bras gauche, sur l'emplacement d'un tatouage raté représentant une femme ninja censée ressembler à Scarlett Johansson – une Scarlett avec la gueule de travers et un bras trop court. Avant ce tatouage navrant, Corentin s'est aussi fait encre la jambe gauche, un dragon filiforme s'y enroule jusqu'à l'aîne. Et sur sa poitrine, à la place du cœur, on peut voir trois idéogrammes japonais bleu délavé signifiant « force, honneur, justice », que Corentin s'amuse à traduire par « amour, gloire et beauté » quand il les exhibe dans les soirées. Surpris par l'intrusion de sa femme dans la cuisine pendant son opération improvisée de détatouage, Corentin a levé les yeux vers elle. Des yeux perdus, d'une tristesse sans nom. Elle lui a demandé ce qu'il faisait, il a haussé les épaules avant de fondre en larmes et s'est livré à elle sans retenue : il était en train de se brûler la peau pour expier, pour défaire le passé, il regrettait d'avoir agi comme il l'avait fait, il avait l'impression d'être enfermé dans un tunnel dont il ne voyait pas le bout. Le lendemain, ils ont repris cette discussion : Corentin a encore dit qu'il avait conscience de dérailler et s'est engagé à changer radicalement. Pour elle et pour Daryl. Ils sont sa famille, sa substance, sa raison d'être.

Julie déverrouille la portière de sa Fiat et s'installe au volant. Elle jette un dernier regard en direction de la Maison des femmes. Maud Cervier s'est montrée aidante, sincèrement concernée par son dossier. Julie se dit qu'elle l'a sans doute déçue. Elle décevra surtout sa sœur Séverine, qui l'attend chez elle en fin de semaine pour l'héberger avec Daryl.

Il faut d'ailleurs qu'elle l'avertisse. Elle peut déjà entendre les reproches de Séverine, qui a pris Corentin en grippe depuis le début, comme si elle avait détecté sa dangerosité. Séverine lui rappellera froidement les faits, la liste des violences que lui a fait subir son mari. Mais que peut-elle y comprendre ? Julie repense au début de son histoire avec Corentin et à la première fois où elle a posé ses yeux sur lui : il avait attiré son regard comme un mot en surbrillance au milieu d'un texte terne. Un éblouissement. La magie des commencements. Avant de basculer en enfer, ils ont vécu une période de bonheur et des instants de grâce. Entre eux deux, Daryl reste un trait d'union d'autant plus fort qu'il est en situation de handicap. Julie effleure du doigt la surface de son iPhone. Une photo de Daryl en fond d'écran apparaît. Daryl, avec sa tignasse noire et son visage étroit et pâle. Son cœur se serre ; elle murmure « Mon poussin ». Pour son fils, elle est prête à tout.

Un nouveau texto s'affiche :

« C'est Maud, de la Maison des femmes. Vous pouvez encore changer d'avis, Julie. Pensez à votre fils, pensez à vous. Si vous avez besoin d'aide, appelez-moi. À n'importe quelle heure. »

Une salve de textos de Corentin lui succède :

« Mais putain, t où ??? »

« Tu me répond ! t où ? »

« Répond tout de suite !!! »

Julie plaque sa langue contre son palais avec la sensation d'avoir du papier de verre dans la bouche. Les muscles de son dos se contractent, elle adopte instinctivement une posture défensive comme sous l'effet de coups invisibles. Dans l'atmosphère gelée de l'habitable, elle sent une onde de froid traverser son corps. Pendant quelques secondes, elle cesse de penser et la partie vivante de son cerveau se concentre sur le bruit

de la pluie qui tambourine sur le toit de la Fiat. Puis ses doigts pianotent sur le clavier :

« J'ai fait des courses, je rentre. »

Elle envoie le message et démarre. Elle met le cap vers le domicile conjugal. Julie est sur une route fatale, mais c'est sa route à elle. Tout va recommencer. Tout va peut-être finir.

Corentin

Il est 16 h 40 et les enfants sortent de l'école Maria-Casarès au compte-gouttes sous la pluie pénétrante. L'institutrice les distribue aux parents attroupés venus les récupérer. Corentin se dresse sur la pointe des pieds pour surplomber les corolles des parapluies. Il aperçoit Daryl dans son K-Way jaune citron.

Spectacle lamentable. Le gosse est une créature de misère. Corentin a choisi de l'appeler Daryl à cause du personnage de Daryl Dixon dans la série *The Walking Dead*, un motard, un dur à cuir armé d'une arbalète. C'est raté. Le gosse ne sera jamais un gros dur, même s'il dépasse d'une tête les enfants de sa classe, ce qui s'explique par son âge, il a redoublé le CP et le CE1. Un attardé, un vrai.

Corentin lui fait signe. Le gosse ne le voit pas, il fixe le vide. Regard hébété, trouble comme le fond d'un étang. Visage inexpressif, la bouche toujours ouverte. Un gobe-mouche.

En l'observant, Corentin se dit « Putain ». Il pense à voix haute, un peu trop fort. Devant lui, une mère de famille se retourne, il la bouscule, tend le bras pour toucher l'épaule de Daryl et attrape le même. En le voyant faire, l'institutrice lui jette un regard hostile. Corentin l'ignore. Il l'a rembarrée plusieurs fois après qu'elle lui a reproché d'amener son fils en

retard à l'école ; il n'aime pas cette vieille fille avec sa tronche d'intello, il lui allongerait volontiers une mandale.

Dans la cohue, il manque de se faire éborgner par l'aiguillette d'un parapluie mais parvient à extirper le gosse de l'attrouppement. Daryl marche derrière lui, son gros cartable sur le dos. Il n'a fait aucun signe à ses camarades de classe, il n'a pas d'amis ; les autres se contentent de l'ignorer et l'appellent parfois Daryl le Débile. C'est un moindre mal. En d'autres temps, ils lui auraient jeté des pierres.

Corentin lui demande s'il a goûté. Il doit répéter la question. Ses mots se perdent dans les méninges encrassées du gosse. Il entre dans une boulangerie et achète un pain au chocolat. L'employée tend la viennoiserie à Daryl, elle lui fait un grand sourire et lui dit : « C'est pour toi, mon grand ? » Le gosse ne réagit pas, il a la bouche ouverte, les yeux vitreux. Le sourire de la jeune femme s'efface aussitôt, elle vient de piger que l'enfant est anormal. Involontairement, Corentin crispe les mâchoires, son même lui fout la honte. Il l'entraîne hors de la boulangerie, il le tracte sur le trottoir détrempé comme on remorque une épave. Des bouffées de colère floclent sous son crâne. Il se rend compte qu'il broie la main de Daryl, qui laisse tomber le pain au chocolat qu'il tenait dans l'autre main. Son père ramasse la viennoiserie souillée et la lui rend en répétant pour lui-même : « Putain, quel mongol. » Le gosse l'entend peut-être, de toute façon il n'entrave que dalle.

Corentin sait depuis longtemps que c'est râpé, qu'il ne jouera jamais au foot avec Daryl, il ne l'emmènera pas au stade pour voir le PSG et ne fera pas avec lui des trucs de papa ; le gosse restera toujours un débile profond, il a clairement un pète au casque. Corentin se demande parfois si c'est parce qu'il l'a cogné. Il se souvient distinctement d'un épisode peu glorieux : il a frappé Daryl, alors âgé d'un an à peine,

parce que les pleurs de l'enfant l'ont perturbé pendant une partie du jeu vidéo *Call of Duty* et l'ont fait perdre. Il a eu la main lourde et la tête du petit a rebondi contre un mur, le gosse est tombé dans les vapes. Ce choc a-t-il vraiment suffi à le rendre débile ? Corentin ne veut pas y croire, il est convaincu que cette tare vient du côté de Julie, dont la mère a souffert de troubles psychiatriques et s'est suicidée. Daryl est-il seulement son gosse à lui, il lui arrive d'en douter. Un an après la naissance de son fils, Julie est partie à Barcelone avec ses copines. Corentin la soupçonne d'être sortie là-bas avec le barman d'une boîte de nuit – un type « bien foutu » et très « chaud » à en croire les messages égrillards échangés par les filles dans leur groupe WhatsApp « Trip à Barcelone » que Corentin a inspectés au retour de Julie, quand celle-ci avait le dos tourné. Il en a tiré la conclusion qu'elle le trompe souvent, et depuis longtemps. Pour lui, l'enfer a commencé avec cette découverte. Pour elle aussi. Souvent, Corentin a envie de tout plaquer, sa femme, son gosse, et d'aller refaire sa vie ailleurs, mais il pressent qu'on ne refait jamais sa vie, on continue seulement à la défaire.

Il arrive dans le hall de son immeuble. Des logements sociaux. L'ascenseur est en panne, il faut emprunter les escaliers. Daryl met une plombe à gravir les marches des trois étages.

L'appartement est vide. Corentin regarde l'heure, il est 18 heures et Julie n'est pas là. Dans son cerveau, deux câbles se touchent. Il téléphone aussi sec à Julie et tombe sur la messagerie vocale. Il réessaie, avec le même résultat. Il jette le jeu de clefs sur le vide-poches, attrape une bouteille de Coca dans le frigo, boit quelques gorgées au goulot, rappelle encore et fait chou blanc. Daryl lui réclame la tablette numérique, il la lui donne. Le gosse passe son temps à jouer avec des applis de simulations de trains, il adore les trains, c'est son obsession.

Corentin appelle l'institut d'esthétique où bosse Julie. Il tombe sur sa collègue, Nadia. Sans le vouloir, celle-ci vend la mèche. Elle lui raconte que Julie est partie plus tôt, vers 15 heures.

15 heures. L'institut AM Beauty se trouve pourtant à Gennevilliers, à un jet de pierre de leur appartement à Saint-Denis. Julie a eu mille fois le temps de rentrer. Aussitôt, il se la représente nue dans une chambre d'hôtel, les mains velues d'un homme enveloppant ses fesses. Il a la sensation de manquer d'air, la bouche sèche, l'envie de tout casser.

Il rappelle Julie, une nouvelle fois, échoue sur la messagerie. Il parvient à articuler quelques mots : il sait qu'elle est partie plus tôt du salon, il lui demande où elle est.

Il raccroche, trébuche sur le chien Liam et lui envoie un coup de pied, connard de clebs. La bête court se cacher sous la table, elle tremble de tous ses membres. Corentin décapsule une Carlsberg et la vide d'un trait. Il comprime la canette, l'envoie vers la poubelle et manque la cible, aspergeant le carrelage de gouttes de bière.

À la périphérie de son champ de vision, le gosse fait des allers-retours frénétiques dans la salle de séjour. Un zombie en pleine crise d'épilepsie. Corentin a l'impression d'être plongé dans un film d'horreur. C'est pourtant sa vie. La monstrueuse parade au quotidien.

Il jette un nouveau coup d'œil à son portable, il rappelle, tombe encore sur la messagerie. Julie est occupée. Il devine à quoi. Il l'a toujours su. Elle est partie baiser ailleurs. Elle a remis ça. Il lui a pourtant ouvert son cœur l'avant-veille, il lui a dit son amertume, ses regrets quand il cède à des accès de violence. Il lui a dit qu'il n'est pas fier de sa situation de chômeur et qu'il tient à elle et la désire, sa jalousie malade n'est d'ailleurs qu'une manifestation de son attachement sans

faille ; il croit encore en leur couple, ils surmonteront cette crise, ils ont un avenir ensemble.

Ces mots, Corentin les a prononcés en regardant sa femme au fond des yeux, il a fait son *mea culpa* dans les règles – il a été naïf.

Machinalement, il se frotte le haut du bras gauche. Il grimace de douleur, relève la manche de son T-shirt et s'inspecte. Le tatouage raté s'est détaché de son bras avec le reste du morceau de peau cramée, laissant place à un creux bordé de peau rosie. Le résultat est semblable à ce que Corentin se souvient avoir vu dans des images d'archives de prisonniers des camps de la mort victimes d'expérience *in vivo* et auxquels on avait appliqué de la soude caustique sur la peau.

Corentin se dit que cette douleur physique, c'est encore à cause de Julie. Ce rectangle de peau marqué au fer rouge, c'est la matérialisation du mal qu'elle lui inflige : depuis des années, elle le torture, creuse sa chair, fore son âme. Ce qu'elle sait moins, c'est qu'elle creuse aussi sa propre tombe. Parce qu'elle va morfler, elle l'aura bien cherché.

Il lui envoie un texto :

« Mais putain t où ??? »

Puis un autre :

« Tu me répond ! t où ? »

Suivi d'un autre :

« Répond tout de suite !!! »

La salope, il va lui faire comprendre, lui mettre les points sur les i.

L'écran de son téléphone s'allume. Un texto de Julie :

« J'ai fait des courses, je rentre ! »

Au même moment, Daryl se met à crier « Papa ! Papa ! ». Sa voix est suraiguë. Un archet sur les nerfs à vif de son père.

– Ferme ta gueule, merde ! hurle Corentin.

Mais le gosse assis devant l'ordinateur familial répète en boucle « le jeu, le jeu ! ».

Corentin se rue vers lui, prêt à le frapper pour qu'il se taise :

– Quoi ? Putain, qu'est-ce qu'il a, ton jeu ?

– Je le trouve pas.

Le gosse est débile, mais il a fini par comprendre comment allumer le PC et jouer à son jeu, un simulateur assez basique de conducteur de train. En général, il se débrouille tout seul et lui fout la paix.

– Pousse-toi, laisse-moi voir.

Corentin prend place sur le siège en face de l'ordinateur.

– Mais qu'est-ce que t'as foutu, bordel !

Le gosse a fouillé dans l'historique de navigation internet et ouvert plusieurs fenêtres sur l'écran.

Corentin lit en diagonale le contenu de la page web affichée au premier plan. Son sang se fige.

D'une voix blanche, il murmure : « Putain, j'y crois pas... »

Daryl

Daryl retire la capuche de son K-Way et monte avec difficulté les escaliers, lesté par son cartable plein à craquer. Plusieurs fois, son père lui crie « Dépêche, Daryl ! Magne-toi ! ». L'enfant arrive, essoufflé, au troisième étage. Corentin est déjà dans l'appartement, il revient sur le seuil et toise l'enfant avec un air agacé, son regard se fixe sur la bouche barbouillée de miettes de pain au chocolat :

– Retire tes chaussures et va te laver la figure. Tes mains aussi, elles sont dégueulasses.

Daryl met trois plombs à ôter ses baskets à scratches, il se dirige vers la salle de bain, se passe rapidement les mains sous le robinet et appelle plusieurs fois sa mère.

– Elle est pas là, ta mère, dit Corentin. Va jouer dans ta chambre.

Daryl lui obéit. Dans sa chambre, les circuits en bois des trains Brio s'enchevêtrent confusément sur une grande partie du sol, même sous le lit. Il s'assoit sur la couette bleu nuit ornée de dessins de voies ferrées et reste ainsi un long moment, inerte comme une machine débranchée. Une vague lueur passe dans son regard et il se lève d'un bond. Il fonce dans la cuisine où se trouve son père et lui réclame la tablette

numérique. Il répète « le Pad, le Pad ». Son père regarde dans la salle de séjour et voit l'iPad, posé en évidence sur la table basse. Il peste :

– Putain, il est là, le Pad, sous tes yeux. Cherche les choses au lieu de me faire chier tout le temps !

Le gosse sort de la cuisine et emporte la tablette dans sa chambre. Il l'allume et reconnaît l'icône du jeu Mini Rail Map, une application ludique pour simuler la construction et la gestion de réseaux de transports ferroviaires sur une carte de France stylisée. Il lance une partie en mode créatif et se met à relier les gares, représentées par des formes géométriques rondes, rectangulaires ou carrées de tailles différentes, à l'aide de lignes de couleurs vives semblables à celles des cartes murales de transports en commun. Les lignes multicolores que ses doigts tracent sur l'écran tactile et leurs entrecroisements lui procurent un bien-être immédiat qu'amplifie la musique répétitive et apaisante et du jeu. À intervalles réguliers, Daryl lève le nez de la tablette, il entrevoit son père dans la cuisine, ses éclats de voix ne le font plus sursauter, il a développé une sorte d'immunité à ces déflagrations sonores, une surdité sélective, comme si l'intérieur de son crâne était tapissé d'une épaisse couche de laine de verre. Il joue ainsi de longues minutes avant de poser la tablette sur son lit. Il quitte sa chambre et se met à courir en long et en large dans la salle de séjour en imitant le bruit de roulement et de freinage des roues de trains sur les rails. Il se rue dans la pièce comme s'il était un TGV lancé à pleine vitesse. Son volume sonore peine malgré tout à couvrir les gueulantes que pousse son père dans la cuisine. Corentin passe son temps à hurler. Sur Daryl, sur sa femme, sur lui-même. Et quand les cris ne suffisent plus, il tape. Sa présence représente une menace constante : il est arrivé à Daryl d'entrouvrir les yeux au milieu de la nuit

et de surprendre son père en train de l'observer en silence, penché au-dessus de son lit. Instinctivement, il a refermé ses yeux et fait semblant de dormir.

Pendant une poignée de secondes, le bruit d'une canette de bière jetée sur le carrelage de la cuisine interrompt Daryl dans son rituel, puis il redémarre. Quand il a accompli tous les trajets prévus, il se dirige vers l'ordinateur familial, un vieux PC posé sur un bureau Ikea. Son père l'autorise à l'utiliser et lui a installé un autre jeu de simulation de train, pour l'occuper. Daryl allume le PC et cherche le jeu en cliquant sur différentes icônes ; plusieurs fenêtres s'ouvrent, se superposent anarchiquement. Panique sur le visage de Daryl, qui se met à appeler son père à pleins poumons et à crier « le jeu, le jeu ! ». Corentin déboule comme un immense gorille :

– Quoi ? Putain, qu'est-ce qu'il a, ton jeu ?

Daryl murmure qu'il ne le trouve pas.

– Pousse-toi, laisse-moi voir, dit Corentin.

Le père prend place sur le fauteuil, tous ses gestes sont brusques. Il scrute l'écran envahi de fenêtres proliférantes et demande à son fils ce qu'il a fait. Il reconnaît la bande défilante de l'historique de navigation et lit en diagonale le contenu de la page web affichée au premier plan. Le sang se retire aussitôt de la chair accrochée aux os de son visage. Au bord de l'asphyxie, il susurre : « Putain, j'y crois pas... » Ses yeux restent fixés sur ces mots, inscrits en caractère gras au centre de l'écran :

Préparez votre départ

La colère monte en lui comme la lave dans la cheminée d'un volcan. Il répète pour lui-même qu'il n'y croit pas, qu'il

ne l'a pas vu venir, avant de donner un coup de poing sur le plateau du bureau. Le choc fait tressauter le moniteur du PC et renverse une lampe et un mug rempli de crayons. Daryl recule. Il voit les crayons tomber et rouler sur le linoléum beige. Son père pousse un cri strident et frappe un mur, laissant une marque de sang sur la peinture blanche, il est maintenant capable de tout, un masque de rage fige ses traits. Daryl se replie dans le corridor de l'appartement. Il reconnaît les pas dans l'escalier et s'exclame : « Maman ! »

Plus loin, Corentin s'immobilise. On peut distinctement entendre la clef tourner dans la serrure puis la porte s'ouvre. Julie Allard s'encadre dans le chambranle de la porte, un grand sac en plastique Carrefour dans chaque main. Daryl se précipite vers elle et se colle à son T-shirt blanc. Sous le tissu en coton, il sent la chaleur du ventre qui l'a porté.

Corentin fixe sa femme avec les yeux ronds d'un fou. Julie connaît ce regard. Ses muscles faciaux se contractent comme si elle venait d'apercevoir un poids lourd arrivant sur elle en sens inverse.

Collision imminente.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ANNE LE TILLY
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA SPAUSTIVE
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2026